

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉGYPTOLOGIE - 64

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉGYPTOLOGIE

RÉUNIONS TRIMESTRIELLES COMMUNICATIONS ARCHÉOLOGIQUES

N° 64 Juin 1972

ASSEMBLÉE ORDINAIRE DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉGYPTOLOGIE

1er JUIN 1972

La séance est ouverte à 17 h 05 sous la présidence de M. Jean Leclant, président.

Compte rendu de la précédente assemblée :

Mlle France le Corsu, secrétaire, donne lecture du procès-Verbal de la précédente assemblée ordinaire du 4 mars 1972, qui est adopté à l'unanimité.

Membres excusés :

Mlle Carteau, Dr Haeny, Pr Hornung, Pr Maystre, Mlle Moindrot, Pr Malinine, Pr Murat, Dr Ratié, Dr Babine, Dr Heerma van Voss, Pr Van de Walle, Mme de Wendel, M. de Wit.

Nouveaux membres :

Mme Alba, Mme Chapus, Mlle Coplo, Mme Courtois, Mme Fosse, M. et Mme Giroux, Mlle Goyat, S. Exc. Saroit Okacha, Mlle Pecquet M. Razouls, M. Simon, Mlle Thill, M. Villanova, Mlle Vermesch, M. de Vries, Institut français d'Archéologie de Beyrouth, National Lending Library de Boston, Université d'Uppsala.

Publications de la Société :

Le *Bulletin* n° 63 est à l'impression.

Le tome 23 de la *Revue d'Égyptologie* va paraître sous peu, et les manuscrits du tome 24 ont déjà été donnés à l'impression.

L'*Index* des tomes 1 à 20 vient de paraître et est le complément indispensable de la collection des revues d'Égyptologie. Cet index, très détaillé, permet une recherche rapide dans les domaines suivants : monuments, objets et documents, musées et collections, noms géographiques divinités et leurs épithètes, rois et famille royale avec leurs épithètes, noms, titres et épithètes de particuliers, textes, index par matière, abréviations bibliographiques utilisées dans la *Revue d'Égyptologie*.

Communications :

1. Mlle Edda Bresciani, professeur à l'Université de Pise : L'expédition franco-toscane en Égypte et en Nubie (1828-1829) et les antiquités égyptiennes d'Italie (avec projections en couleur).

2. M. Jean Yoyotte, professeur à l'École pratique des Hautes Études : Les Adoratrices de la IIIe Période Intermédiaire, à propos d'un chef-d'œuvre rapporté par Champollion (avec projections en couleur).

Mme Desroches Noblecourt prend la parole pour féliciter M. Yoyotte de son remarquable exposé. Elle rappelle ensuite que, depuis trois années déjà, la préoccupation de retrouver la fondation funéraire de Karomama dans le Ramesseum a constitué un des mobiles des relevés organisés par elle en ce site (travaux conjoints de la R.C.P. 80 du C.N.R.S. et du C.E.D.A.E. égyptien), notamment dans les constructions de briques entourant le grand temple de Ramsès II. Certains indices semblent permettre l'espoir d'une prochaine identification qui s'ajouterait à celle, acquise depuis un an, du temple de la reine Touy.

La séance est levée à 19 h 20.

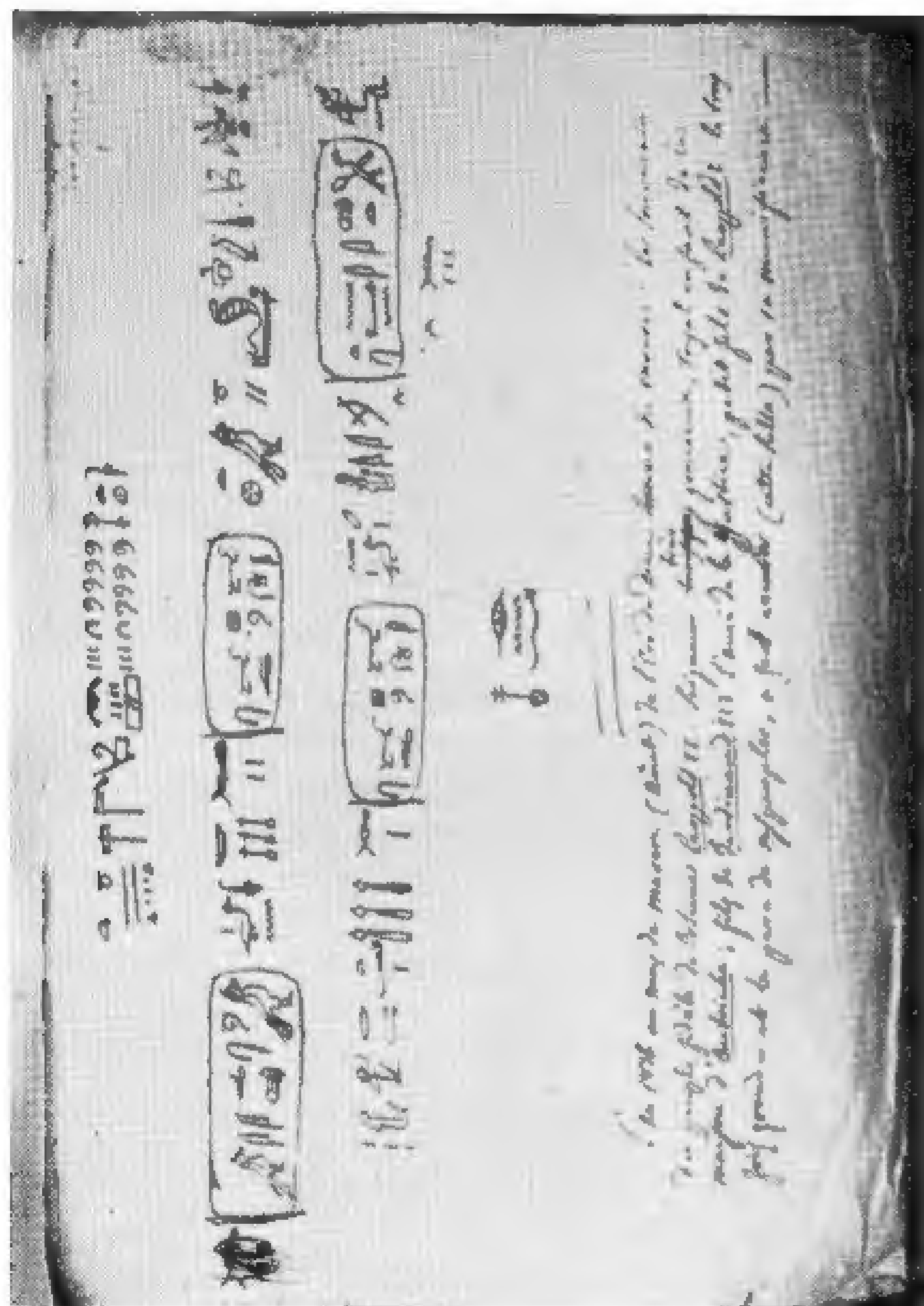
MEMBRES BIENFAITEURS 1972

M. BEAUFORT.
M. BECKER.
Mlle BERLANDINI.
Mme BERTRAND.
Mme BLOTIÈRE.
R.P. DU BOURGUET.
Mme BOUTAKOFF.
Mlle BOVAR.
M. CAUDERLIER.
Mlle COTTENCIN.
M. COULON.
Dr DENIS.
Mlle DOLZANI.
Mme DURIOT.
Mme DURTESTE.
Duchesse d'ESTE.
M. FAURE.
Mlle GARRAUD.
M. Nicolas GRIMAL.
M. GUILMIN.
S. Exc. S. O. HASHIM.
M. HIGONNET.
M. JOSSE.
M. KOEFOED-PETERSEN.
Mme KUENY.
Mme LAURENT.
Prof. LECLANT.
Mme LECLERCQ
Mlle LE SAOUT.
Mme LONGUEVILLE.
Mme MARTIN.
M. Lucien MASSON.
Mme OLIVEIRA DE CARVALHO SILVA.
M. PAOLUCCI.
M. PARANT.
Mme PICARD.
S. Exc. Polys MODINOS.
Prof. POSENER.
M. PROST-MARÉCHAL.
M. RAZOULS.
Mlle RASSART.
M. REITANO.
Mme SABATHIER.
Mme SCHOTT.
M. SEIPEL.
M. SIMPSON.
M. TEULE.
Général TOULOUSE.
Mme TUNEU.
M. VILA.
M. VILLANOVA.
M. Max YOYOTTE.
AEGYPTOLOGISK INSTITUT COPENHAGUE.
ÄGYPTOLOGISHES INSTITUT D'HEIDELBERG.
UNIVERSITÉ D'UPPSALA.

L'EXPÉDITION FRANCO-TOSCANE EN ÉGYPTE ET EN NUBIE (1828-1829) ET LES ANTIQUITÉS ÉGYPTIENNES D'ITALIE

E. BRESCIANI

Ippolito Rosellini écrivait d'Égypte dans sa « Lettera Quinta » à ses collègues de Pise (mars 1829) : « La Toscana, che sotto si fatti auspici [c'est-à-dire ceux du Grand Duc Léopold II], puo sdegnare ogni posto inferiore nei seggi dell'umano sapere, sarà la prima, dopo lo Champollion, ad essere appellata benemerita dello svelato Egitto. » En effet, le souverain de Toscane avait été pris d'enthousiasme à l'idée qu'une « Commission littéraire toscane » — dirigée par le jeune professeur de Pise, Ippolito Rosellini — prendrait place aux côtés de la mission française, dirigée par Champollion. Les rapports entre Champollion (qui vint en Italie et en particulier en Toscane, à Florence, entre 1824 et 1826) et le Grand Duc furent vifs et cordiaux[1]. Champollion avait préparé en 1826, pour le Grand Duc, une inscription hiéroglyphique célébrant la collection égyptienne du souverain. Copiée en 1855 sur une



Copie par Rosellini de l'inscription hiéroglyphique préparée en 1826 par Champollion pour célébrer la salle d'antiquités égyptiennes du Grand-Duc Léopold II (Bibliothèque Universitaire de Pise, Mss. 283.47).

paroi du Cenacolo, à Florence, elle est maintenant introuvable[1 bis]. A la Bibliothèque Universitaire de Pise se trouve une copie du texte (Mss. 283.47), faite par Rosellini, et je dois à l'amabilité de la Directrice de la Bibliothèque, le docteur Minicucci, que je remercie, l'autorisation de reproduire ici l'intéressant document. C'est sûrement l'influence personnelle de Champollion qui poussa d'abord Léopold II à mettre en rapport l'orientaliste pisan avec le Français, puis l'envoya à Paris, auprès de ce dernier, pour se perfectionner dans l'étude de l'égyptologie naissante et, enfin, accepta volontiers de subventionner l'expédition toscane[2].

Dans le «Plan» ou «Programme» de l'expédition, envoyé de Paris par Rosellini, en juillet 1827, afin qu'il fût soumis à l'approbation de Léopold II (programme qui avait été élaboré en commun par Rosellini, Champollion et, selon toute probabilité, par le frère de celui-ci)[3], on insiste beaucoup — outre, naturellement, le but principal de l'expédition, c'est-à-dire le relevé des monuments d'Égypte et de Nubie — sur le fait que l'expédition programmée permettrait de réunir (je cite le texte) « una scelta di veramente preziosi monumenti che qualche escavazione eseguita con intelligenza potrà fornire a grandissimo schiarimento di punti storici. Può aggiungersi a questo qualche interessante manoscritto orientale; e tanto gli uni che gli altri faranno tesoro nei Musei e nelle Biblioteche di Firenze, col doppio vantaggio di non ingombrare colla inutile quantità di ripetuti oggetti e di costare un mediocrissimo prezzo ».

Dans ce programme, on avait aussi prévu, pour la mission italienne et pour la française, la façon dont les fouilles seraient exécutées et selon quel critère : « Queste esca-

vazioni si faranno eseguire dal Sig. Champollion e dal Prof. Rosellini in quei luoghi che possano guidicarsi i più opportuni; ciascuno a conto del proprio governo, su terreno estratto a sorte. A chiunque dei due avvenga di trovare un qualche monumento di grande interesse, dovrà comunicarne all'altro esatta copia, affinchè, per ciò che riguarda lo studio, l'utile sia comune ».

L'accord entre les deux chefs de mission sur les antiquités, provenant soit de fouilles soit d'achats, nous paraît avoir été constant, de façon que l'équilibre entre les collections respectives soit respecté; on peut dire que, lorsque deux monuments importants avaient été trouvés sur un même site, l'un a été pris par le Français, l'autre par le Toscan[4]; et, pour ce qui se réfère aux achats, on a des preuves que Champollion et Rosellini, pour plusieurs objets curieux et intéressants, ont utilisé le système de se partager les objets comme, par exemple, pour les modèles funéraires d'Hatshepsout.

Dès son arrivée en Egypte, à Alexandrie, Rosellini commença à acquérir des antiquités pour la collection qu'il voulait rapporter au Grand Duc; en octobre 1828, il écrit[5] à Léopold II avoir acheté (de M. Chiurca) plusieurs monuments pour Florence, environ 50 pièces, parmi lesquelles Rosellini, avec raison, estime important un sarcophage en calcaire et surtout pense d'un grand intérêt historique la stèle datée de l'an III de Néchao qui mentionne aussi le pharaon Amasis[6]. En revanche, Rosellini refusa d'acheter une statue colossale de Ramsès II que M. Caviglia avait trouvée à Mit Rahina, car il était effrayé des difficultés du transport du colosse qu'il aurait fallu découper en morceaux et des frais considérables de son transfert à Florence[7]; Rosellini était néanmoins bien convaincu de l'importance de ce monument; il relève la ressemblance

de ses traits avec ceux de la statue du même roi conservée au Musée de Turin[8] et il insiste sur l'intérêt de la nouvelle trouvaille, qui permet de fixer une des principales positions de l'ancienne Memphis; nous savons que cette conviction engagea Champollion et Rosellini, quand ils visitèrent Mit Rahina et son colosse, à entreprendre des fouilles près de la statue colossale, en employant vingt ouvriers, mais sans résultat[9].

Si l'on dépouille les volumes des *Monumenti*, le *Giornale*, les lettres de Rosellini, en portant son attention sur les notices de fouilles et de trouvailles de matériel, on est frappé par le système suivi par les chefs de l'expédition franco-toscane — si loin de nos méthodes actuelles —, qui n'assistaient pas en personne aux fouilles qu'on laissait faire par les ouvriers engagés pour exécuter les recherches. Rosellini — pour me limiter ici aux Toscans —, passant par Thèbes en se rendant en Nubie, en novembre 1828, donna ordre aux ouvriers contrôlés par le raïs Abou Sakkarah, sous la surveillance du Lucquois Piccinini (agent des fouilles de D'Anastasy) qui résidait à Gournah, de fouiller au pied de la montagne thébaine[10]; de même, Rosellini fit faire des recherches dans l'Arabah (Abydos), employant là-bas des ouvriers contrôlés par un frère d'Abou Sakkarah, mais sans avoir eu, ensuite, l'occasion de se rendre personnellement à Abydos, et en se contentant d'accepter, dans la collection apportée à Florence, le matériel, d'ailleurs peu nombreux, qu'on avait retrouvé dans l'Arabah[11]. Nous devons toutefois apprécier qu'à Thèbes Rosellini avait donné ordre que, dans le cas où l'on trouverait des tombeaux intacts, les ouvriers devraient immédiatement les fermer, afin qu'il pût personnellement constater, à son retour à Thèbes, l'état d'une tombe non dépouillée et la disposition des objets : Rosellini insiste longuement sur cette idée, craignant de se voir

écarté des avantages immédiats d'une trouvaille d'objets précieux[12].

Les étapes des achats, trouvailles, fouilles, qui ont enrichi la collection d'antiquités destinée à Florence, sont variées, mais sporadiques; et on est très souvent découragé par le manque de données exactes sur la provenance des pièces; nous allons néanmoins parcourir ensemble, du sud au nord, les sites visités par l'expédition franco-toscane, de Ouadi Halfah jusqu'en Égypte, au moins pour les monuments florentins les plus notables dont on peut *tracer l'histoire*.

La stèle de Sésostris I[13], de Ouadi Halfah, fut extraite du Sanctuaire B du temple d'Isis (ou « Temple Nord ») à Bouhen, sur les indications d'Alessandro Ricci, qui faisait partie de l'expédition toscane comme médecin; Ricci y avait été quelques années auparavant et il en avait communiqué le dessin à Champollion[14]; la stèle est aussi connue sous le nom de « Stèle de la discorde » parce que, destinée d'abord par Ricci aux Français, elle fut ensuite donnée, par Ricci lui-même, aux Toscans[15], ce que le frère de Champollion ne pardonna jamais à Rosellini, bien que le Pisan fût sûrement innocent du changement d'opinion de Ricci; je n'ai pas trouvé de note explicative de Rosellini, mais, par quelques mots qu'il a écrit[16], il me semble comprendre que, Champollion ayant eu la stèle de Ramsès I provenant du même temple de Bouhen, le Docteur Ricci (qui, comme premier découvreur de la stèle de Sésostris I, croyait en être l'arbitre) trouva juste et approprié aux accords qu'une pièce équivalente, une stèle historique du même site, dût être accordée aux Italiens.

La stèle fragmentaire de Sésostris I, rapportée à Florence par Rosellini, fut plus tard (en 1893) complétée avec un autre fragment, trouvé par l'Anglais Lyons qui le donna au Musée de Florence[17].

Bien que Rosellini ne le dise pas, il doit avoir été à Kalabsha où il trouva la statue acéphale, en granit gris, de Thoutmosis III, qui représente le pharaon en costume de fête-sed (cette statue est maintenant une des pièces les plus importantes de Florence), puisqu'elle est assurément la même que la statue acéphale vue précédemment par différents voyageurs (Bonomi, Gau, Bankes, Wilkinson)[18] sur ce site nubien. La découverte eut lieu, avec la plus grande probabilité, sur les indications de Ricci, qui était venu en Nubie avec Bankes en 1821. Toutefois, Rosellini dit seulement[19] qu'il a trouvé la statue en Nubie et qu'elle porte le nom du pharaon Moeris et celui du pays où elle fut trouvée; or, le toponyme qui figure sur la statue est celui d'« Eléphantine du Sud »[20]. L'égyptologue toscan crut-il y voir le nom égyptien de Kalabsha ? Pourtant, il semble bien que Rosellini savait parfaitement que Kalabsha s'appelait en égyptien Tarmeset, en grec Talmis[21].

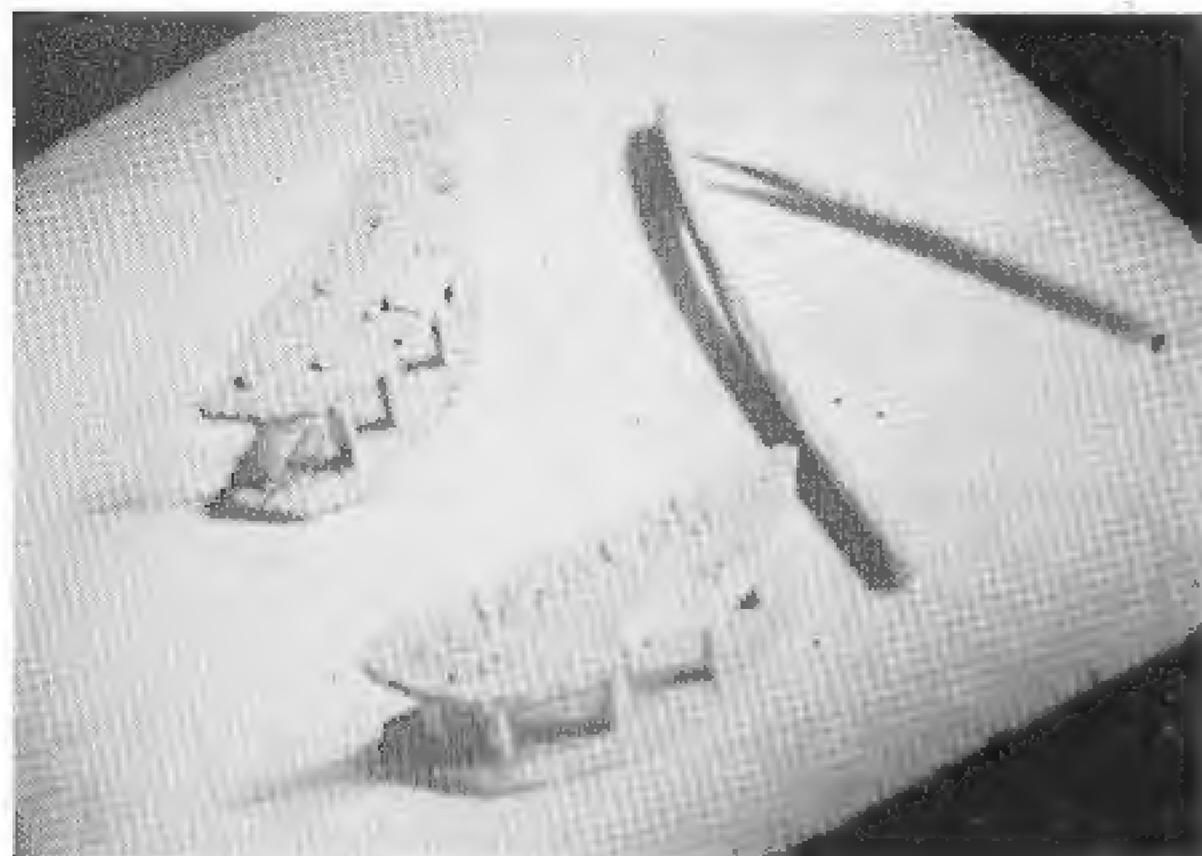
Rosellini transporta de Philae à Florence le naos monolithique inscrit aux cartouches de Ptolémée Evergète II et de Cléopâtre III, naos qu'il avait trouvé personnellement (comme il apparaît dans une de ses lettres au Grand Duc, de février 1829)[22] en visitant les sombres chambres souterraines du grand temple de l'île; le savant pisan croyait que ce type de monolithe était destiné à héberger l'animal sacré vivant du temple, épervier ou autre. Rosellini était très fier d'avoir assuré à la collection du Grand Duc ce monument, « il solo — dit-il — che resti sano e intatto in tutti i templi d'ell'Egitto e della Nubia »; ce naos est identique à un autre provenant également de Philae et conservé au Musée du Louvre; mais le naos du Louvre était, selon Rosellini, « bien moins beau tant par son travail que par la pierre utilisée »[23].

La majeure partie des antiquités égyptiennes, qui font la gloire du Musée de Florence et qui ont été rapportées

par Rosellini, provient de Thèbes où les deux missions française et italienne travaillèrent longtemps; je ne pourrais pas, naturellement, donner ici la liste des objets thébains de Florence, puisqu'elle arriverait, en grande partie, à coïncider avec le catalogue même du musée; je vous rappellerai seulement quelques pièces, entre les plus notables, et celles dont on connait, à propos de leur trouvaille, quelque indication de Rosellini lui-même.

Dans les *Monumenti* de Rosellini, on parle longuement des tombeaux thébains, rangés en première, deuxième et troisième classes; j'ai déjà mentionné les fouilles que la mission fit faire, pendant qu'elle se trouvait en Nubie, fouilles pendant lesquelles les ouvriers trouvèrent une tombe intacte qui, fermée à nouveau, fut enfin rouverte en présence de Rosellini et de Champollion, le 13 mars 1829; deux belles momies et des cercueils furent extraits du tombeau[24]; deux jours plus tard, les ouvriers, qui travaillaient pour leur propre compte, trouvèrent une autre tombe, dont les parois n'étaient pas décorées, contenant quatre momies, dans leurs sarcophages, une stèle peinte et un matériel varié : Rosellini acquit le tout pour 13 thalers et un *bakshish* de 16 piastres[25]. Deux événements archéologiques thébains me semblent particulièrement intéressants. Le premier est la découverte, le 18 mars 1829, du tombeau de la nourrice de la fille du pharaon éthiopien Taharqa; les ouvriers, qui travaillaient avec le raïs Abou Sakkarah, trouvèrent, intacte, cette tombe qui avait appartenu à la nourrice *Tjes-Rê-peret* et à son mari, et tout le matériel — sarcophages, vases, ouchabtis, enfin la fourniture complète — fut transféré à Florence. Les objets du tombeau de la nourrice, rassemblés, devaient donner aux visiteurs du Musée de Florence une idée de la fourniture d'une tombe thébaine de la XXVe Dynastie. La belle caisse funéraire extérieure[26], avec ses quatre piliers d'angles, est un des meilleurs exemples pour l'étude des cercueils d'époque tardive : simple dans sa décoration et bien équilibré dans la disposition des figures divines et des textes. Rosellini se réfère[27] plusieurs fois au tombeau de la nourrice, louant la richesse de la trouvaille, insistant sur la singularité du petit vase d'albâtre, enveloppé d'une toile de lin (tel qu'on peut le voir aujourd'hui encore dans une vitrine du Musée de Florence) et sur le miroir, en parfait état de conservation, avec son disque métallique encore brillant et son étui de bois d'une très belle forme, fermé par un couvercle pivotant[28]; Giuseppe Angelelli, un peintre de la mission toscane, a immortalisé l'image du miroir de la nourrice, en le représentant, parfaitement reconnaissable, parmi d'autres souvenirs archéologiques, dans le grand tableau — situé en haut de l'escalier monumental du Musée de Florence — qui montre au complet l'expédition franco-toscane ayant au centre Champollion et Rosellini[29].

La deuxième découverte intéressante est, selon moi, celle qui eut lieu en mai 1829, à Biban el-Molouk, ou Vallée des Rois, d'un dépôt de fondation, avec modèles et petits vases en albâtre portant le nom de la reine Hatshepsout : ce que Rosellini nous dit sur cette découverte fortuite, dans son *Giornale* et dans ses *Monumenti*, montre quelque discordance dans les détails, mais sans véritable contradiction : dans le *Giornale*[30], Rosellini raconte que « gli scavatori che tenevamo con noi a sgombrare le tombe reali e che da qualche giorno scavavano a loro capriccio, ci portarono una quantità di piccoli oggetti curiosissimi : dieci piccoli vasi d'alabastro, ad uso d'unguenti; circa quaranta piccoli aratri di legno; molte piccole tregge; sei zappe col ferro di rame e tutti questi oggetti portavano inciso il cartello del marito della regina Amense. Vi erano inoltre parecchi altri vasi di terra cotta e altre coserelle meno importanti[31].



Deux « ascenseurs oscillants » et une charrue, faisant partie du dépôt de fondation de la reine Hatshepsout, maintenant au Musée de Florence.

Tutto questo fu trovato da loro in un buco scavato nella valle a sinistra in un seno, in faccia alla tomba del nostro alloggio » (logis qui, comme on le sait, était situé dans le tombeau de Ramsès IV à Biban el-Molouk). Dans les *Monumenti Civili* [12], Rosellini dit : « In uno scavo che facemmo a Biban el Moluk trovai dentro un gran vaso testaceo molti piccoli oggetti in legno, non pochi dei quali figurati in forma del nostro *sôtep* (*o.c.*, pl. 66,7), quali possono ora vedersi nel regio Museo di Firenze. Questi piccoli strumenti hanno nella loro grossessa scritti in intaglio i cartelli della regina Amense che tenne il luogo del quarto faraone della dinastia XVIII, e di Amenhe suo secondo marito; onde si manifesta che l'uno dei due ebbe in questo sito sepoltura, e più probabilmente Amenhe, come in altro luogo si dirà ». A propos des vases d'albâtre, on lit encore dans les *Monumenti Civili* [13] : « Furono trovati anche altri simili in uno scavo fatto nelle reali tombe di Biban el Moluk ». A part l'observation, trop facile à notre avis,

sur le curieux dédoublement de la reine Amensé (Hatshepsout) en Amenhé, l'importance de ce petit groupe d'objets est évidente. Pour une localisation plus précise de la trouvaille dans la Vallée des Rois, il me semble que les renseignements donnés dans le *Giornale*, consistant en notes prises sur le moment, doivent être les plus exacts. On trouve actuellement au Musée de Florence : 5 petits vases d'albâtre et leurs couvercles, 3 herminettes avec leur lame de cuivre attachée par des liens de cuir, 20 charrues en miniature, un certain nombre de traîneaux (ce qu'on appelle en réalité « ascenseurs oscillants »), des instruments-*meskhtyou*, en tout 70 pièces environ, c'est-à-dire la moitié de ce qui fut découvert; l'autre moitié, qui échut à Champollion dans ce partage amical, doit se trouver au Louvre [14].

Si l'on prend à la lettre les indications de Rosellini sur le lieu de la découverte, c'est-à-dire le logis de la mission situé dans le tombeau de Ramsès IV (nº 2 dans la Vallée des Rois), on ne voit pas comment tout ce matériel — un dépôt de fondation de la reine Hatshepsout — peut provenir du tombeau de la reine dans la Vallée des Rois (nº 20), tombe éloignée de celle de Ramsès IV et proche, en revanche, de Deir el-Bahari. Dans la tombe d'Hatshepsout, Davis et Carter trouvèrent en 1902, près de l'entrée, un dépôt de fondation qu'ils crurent unique et comprenant des objets tout à fait semblables aux nôtres, à l'exception de quelques modèles d'un type qui n'était pas représenté dans la trouvaille de 1829 [15]; les textes, avec les titres d'Hatshepsout, sur les modèles du tombeau nº 20 et sur ceux de Rosellini-Champollion, sont identiques à ceux des objets des dépôts de fondation (14 trouvés en plusieurs fois) de Deir el-Bahari [16]. Il me paraît possible que les indications données à Rosellini par les ouvriers (et il ne me semble pas que Rosellini ait personnellement visité le

lieu de la découverte) aient été vagues — volontairement ou non — et que, en réalité, ce site « à gauche dans un repli en face du tombeau, notre logis » était le tombeau d'Hatshepsout; ainsi, pendant l'expédition franco-toscane, il aurait été trouvé un premier dépôt de fondation de la tombe de la reine, le deuxième étant celui de Carter et de Davis; le « trou » dont parle Rosellini serait alors un puits de dépôt. On doit trop souvent regretter que, pour bien des objets de la collection Rosellini à Florence, on ne connaisse pas exactement de quelle tombe ils proviennent ; cette ignorance est particulièrement fâcheuse pour le char de guerre[37], ainsi que pour le petit vase chinois que Rosellini dit avoir trouvé lui-même dans un tombeau intact (mais lequel ?)[38]; à Florence on peut voir, dans la même vitrine, à côté du vase chinois de Rosellini, un autre du même type trouvé par Schiaparelli[39].

Dans la Vallée des Rois, Champollion et Rosellini, avec leurs dessinateurs et l'architecte qui servait aux deux missions, Gaetano Rosellini, oncle d'Ippolito, travaillèrent longtemps. Du tombeau de Séti I[40], Champollion et Rosellini détachèrent des bas-reliefs, dont l'un se trouve au Louvre et un autre, avec un fragment, à Florence[41]. Si ce type de dévastation nous fait frémir aujourd'hui, il faut se rappeler que c'était un usage du temps.

Comme je l'ai déjà rappelé, la mission franco-toscane ne se rendit jamais à Abydos; toutefois on y fit faire des recherches, et un certain nombre d'antiquités en fut apporté à Thèbes, en mai 1829, par les ouvriers qui y avaient travaillé; il leur fut ordonné de continuer les recherches archéologiques, communes aux Français et aux Toscans, dans ce site, avec le double d'hommes[42]; les pièces abydéniennes qui sont arrivées à Florence ne sont pas d'un intérêt extraordinaire, mais Rosellini rappelle l'im-



Le sarcophage de Bokrenef, provenant de Sakkarah (Musée de Florence).

portance du site et des monuments historiques (comme la « Table d'Abydos ») qui en proviennent et qui, deja de son temps, étaient dispersés un peu partout en Europe[43].

De Sakkarah (que Rosellini et les autres avaient visite dès leur arrivee au Caire)[44] provient une des pieces les plus belles de la collection florentine, le sarcophage de Bakrenef, dont le tombeau — trouvé par Jumel quelques annees avant l'expedition Champollion-Rosellini — fut relevé soigneusement par Gaetano Rosellini et decrit minutieusement dans les *Monumenti Civili*[45]; ce sarcophage, toutefois, n'avait pas été retiré directement du tombeau, mais acheté par Rosellini, en 1828, à Alexandrie, avec d'autres antiquités, chez M. Chiurca.

Rosellini se plaint[46], dans une lettre au Grand Duc Léopold II, de ne pas avoir eu de chance dans sa recherche de manuscrits, et il lui écrit être « dans une tres grande anxiété de papyrus un peu grands, puisque nous n'avons trouvé jusqu'ici que quelques fragments »; il est vrai que le nombre de papyrus rapportés à Florence par Rosellini est plutôt réduit; mais nous devons à la « Commission littéraire toscane » en Egypte un texte littéraire tres important, une partie du conte de « Khonsouemheb et le revenant »[47], écrit sur deux tessons, trouvés à Thèbes, bien que nous ne sachions pas où exactement

Comme je l'ai deja dit, je regrette de ne pouvoir décrire en detail tant et tant de monuments égyptiens dont Rosellini a enrichi la collection du Grand Duc; bien que les circonstances et le lieu de leur découverte soient inconnus, je voudrais rappeler, parmi les steles, celle de la femme au singe sous son siege[48], celle de Psammétique[49], le tres fameux bas-relief des scribes (enlevé à une tombe inconnue), la stele qui mentionne les soixante-dix sept livres d'Apopis, la très riche collection de vases, que



Portrait du Fayoum (Musée de Florence)

Rosellini vantait avec raison comme la plus complete d'Europe [50] et, enfin, le beau portrait du Fayoum, sûrement dû à un achat, puisque la mission franco-italienne n'a jamais visité le Fayoum[51].

En 1829, Rosellini rentrait en Italie rapportant 79 caisses d'antiquites (outre les 26 de Raddi, contenant un matériel d'histoire naturelle), toutes destinées au Grand Duc Léopold II qui en organisa immédiatement une exposition, illustrée par un catalogue, ou *Notizia*[52] de Rosellini, pour les monuments les plus significatifs

Le caractère même de l'expédition, subventionnée par le Grand Duc, a eu pour consequence que les antiquités

rapportées par la « Commission littéraire toscane en Égypte et en Nubie » soient toutes conservées au Musée archéologique de Florence. Toutefois, quelques pièces égyptiennes, propriétés privées de membres de l'expédition, se trouvent hors de cette collection; elles sont peu nombreuses, mais dignes qu'on les rappelle.

Gaetano Rosellini, oncle d'Ippolito, architecte de l'expédition, fit don de quelques antiquités, qu'il avait recueillies à Thèbes[33], au Camposanto de Pise; les pièces sont encore conservées à l'Opera de la Primaziale de la cathédrale : ce sont des œuvres du Nouvel Empire, dont les plus importantes sont deux bas-reliefs, une stèle, une tête de femme, une partie d'un groupe statuaire[34].

Une petite collection, propriété d'Ippolito Rosellini lui-même, qui la rapporta de son voyage, était restée ignorée chez les descendants de l'égyptologue pisan, jusqu'en 1964, quand la famille Picozzi[35] en fit don à l'Université de Pise; la collection est maintenant inventoriée à l'Institut d'Histoire ancienne, section Égyptologie : il s'agit de petites antiquités, de colliers funéraires en faïence, d'amulettes; on y trouve un très petit fragment de papyrus avec une partie d'une vignette du Livre des Morts, un fragment de boîte en bois pour ouchabtis (Inv. n° 18), quelques pierres dures gravées, un estampage en plâtre d'un cartouche de la Divine Adoratrice Nitocris. On a aussi des pièces d'intérêt ethnographique : une jupe à franges de cuir — en usage, à l'époque de Rosellini, chez les Nubiens , un drapeau d'un chef de *barabra* (Inv. n° 85) et surtout un rouleau de parchemin avec un texte magique éthiopien orné de vignettes peintes (Inv. n° 71). Petites choses, mais émouvantes, surtout, me semble-t-il, les petits flacons de verre qui contiennent du sable recueilli dans différents sites d'Égypte et de Nubie, chacun avec son étiquette spécifiant la provenance du sable[36]; il y a encore, parmi les



Parchemin avec texte éthiopien et dessins magiques (Istituto di Storia Antica, Sezione Egittologia, Université de Pise Inv. n° 71).

dons des descendants de Rosellini, un portrait inédit (Inv. n° 86) de l'égyptologue, élève et ami de Champollion, œuvre du peintre U. Umiltà.



Portrait d'Ippolito Rosellini, peint par Ubaldo Umiltà (Istituto di St[illegible]a Antica, Sezione Egittologia, Université de Pise, Inv. n° 86)

Il se peut qu'un sarcophage de la XXIIIe Dynastie, conservé au Lycée de Lucques (Toscane), avec deux mo-

mies, une de femme et une d'enfant, un canope anépigraphe et un couvercle de canope à tête humaine, remontent à l'expédition toscane organisée par le Grand Duc, ce matériel égyptien arriva à Lucques avec une riche collection d'histoire naturelle, don de Léopold II, en 1818[57].

Dans ses *Monumenti*, Rosellini a utilisé, avant tout, bien entendu, le matériel nouveau recueilli en Égypte et en Nubie, soit copies et dessins de monuments, soit matériel archéologique rapporté au Grand Duc et conservé à Florence. Mais Rosellini avait une bonne connaissance des grandes collections européennes et, en particulier, il connaissait bien celle du Louvre (en 1827, à Paris, il avait aidé Champollion à installer le musée) et surtout il connaissait les collections italiennes, spécialement celle de Turin; Rosellini avait accompagné Champollion dans ses vagabondages égyptologiques italiens et, après son départ, il avait continué à étudier les documents des musées de la péninsule, comme celui de Parme[58].

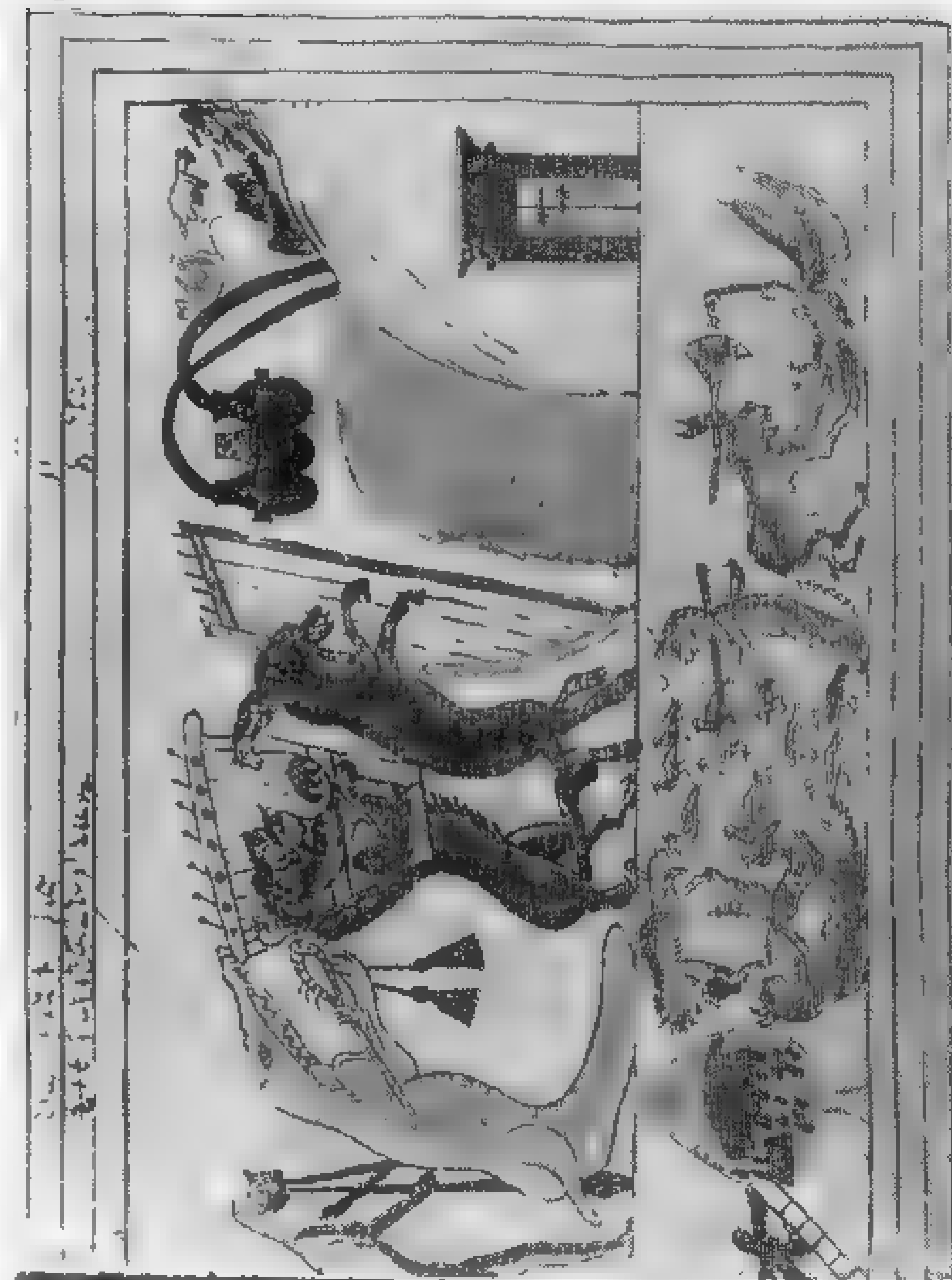
Il y a moins d'un an, parmi les papiers de Rosellini conservés à la Bibliothèque Universitaire de Pise, j'ai reconnu, dans une peinture à l'aquarelle[59], une reconstitution, intéressante et imprévue, du « Papyrus satirique » de Turin; malheureusement aucune date ne nous dit quand a été exécutée cette copie, sûrement de la main de Rosellini lui-même; je pense qu'il a dû la faire à son retour de Paris, en 1827.

La collection Drovetti — dont le « Papyrus satirique » et le « Papyrus érotique » font partie — arriva à Turin en 1824, et Champollion vit, cette même année, parmi les innombrables papyrus fragmentaires de la collection, ces dessins, « véritables caricatures grotesques », comme il l'écrit[60] en donnant une brève description des scènes qui

l'ont frappé : « un chat garde les canards, la houlette à la main; un cynocéphale joue de la double flûte; auprès des nom et prénom du belliqueux Moeris, un rat armé en guerre décoche ses flèches contre un champion de sa race; un chat monté sur un char de bataille, etc. » Champollion continue, dans sa lettre de Turin, mentionnant aussi le « Papyrus érotique » : « D'autres peintures m'ont encore plus surpris par leur obscénité, et ont ébranlé ma croyance sur la haute sagesse égyptienne, à moins qu'on ne suppose ces peintures saisies dans le temps par autorité de justice ».

La reconstitution du « Papyrus satirique » a été faite, comme on le sait, par Seyffarth, qui séjourna à Turin pour restaurer les papyrus Drovetti entre 1824 et 1826, et ce papyrus a été assez souvent reproduit par la suite[21].

Si l'on compare le dessin de Rosellini avec la reconstitution des fragments « satiriques » habituellement acceptée, on voit que les lignes générales de la composition sont identiques, mais que les détails sont assez différents; ces variantes — souvent vraisemblables dans la reconstitution de Rosellini — sont visibles, aussi vais-je insister seulement sur celles du registre supérieur : dans la partie que toutes les autres reconstitutions ont laissée dans l'incertitude, à l'extrême droite, Rosellini a dessiné une colline avec le portail pointu d'un tombeau, du même genre que ceux qu'on trouve couramment dans les peintures égyptiennes; il me semble saisir l'idée de Rosellini qui a vu clairement le caractère de la satire religieuse, propre à ce papyrus, et a placé, en conséquence, dans un décor de la nécropole thébaine, la scène où les animaux accomplissent leurs rites parodiques[22]



Mss 998 2 Bibliothèque Universitaire de Pise copie Rosellini

NOTES

1 Cf G. Gabriel, *Ippolito Rosellini, Giornale della Spedizione Letteraria Toscana in Egitto negli anni 1828 1829* (Rome 1925), Introduzione, p. IX.

1 *bis*. Cf A. Pellegrini, *Bessarione* 5, 22.

2 Cf. Gabrieli, *o.c.*, p. xvııı. Sur l'expédition toscane en Égypte et sur les antiquités de Florence, cf. Breccia, *Scritti Rosellini* (1945), 3 sq.; Scamuzzi, *ibidem*, 23 sq.; Botti, *Studi... Rosellini*, I (1949), 3 sq.

3. Cf. Gabrieli, *o.c.* p. 187-9 et 199, n. 1.

4. Voir *infra*, n. 16.

5. E. Teza, *Lettere di I. Rosellini scritte dall'Egitto e non mai pubblicate* (Rome 1884), p. 9.

6. *Catalogue Schiaparelli*, n° 1640; cf. Rosellini, *Breve Notizia degli oggetti di antichità egiziane riportati dalla Spedizione Letteraria toscana in Egitto e in Nubia, eseguita negli anni 1828 e 1829 ed esposti al publico nell'Academia delle Arti e Mestieri in Santa Caterina* (Florence 1830), p. 60, n° 71; Id., *Monumenti Storici*, II, p. 149-50, pl. 153 Je remercie ici M. Maetzke, Directeur du Musée Archéologique de Florence, qui m'a permis de faire faire des photos des monuments égyptiens rapportés par Rosellini, ainsi que M. Del Francia, assistant du Musée pour la section égyptologie, de m'avoir aidée dans le choix et le repère des différentes pièces

7 Teza, *Lettere*, p. 10, Rosellini, *Lettera Seconda ai colleghi pisani* in Gabrieli, *Giornale* p. 20 n. 2 et p. 50 et 56.

8. *Lettera Seconda*, p. 202

9. *Giornale*, p. 50.

10. *Giornale*, p. 108, Teza, *Lettere*, p. 19.

11. *Giornale*, p. 174; *Monumenti Storici*, III, 2, p. 288-92

12. *Lettera Sesta ai colleghi pisani*, in Gabrieli, *o. c.*, p. 249-50.

13. *Catalogue Schiaparelli*, n° 1542; Bosticco, *Le stele egiziane*, I [1959], n° 29, A-B, avec une riche bibliographie p. 33, Rosellini, *Breve Notizia*, p. 91, n° 101; *Mon. Storici*, II, p. 475, III, p. 38-45 et pl. 25, 4; *Mon. Civili*, II, p. 106-7; *Mon. Culto*, p. 15. Cf. Teza, *Lettere*, p. 15-6 *Giornale*, p. 135.

14 La stèle a été reproduite dans les *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, I, pl. I, 4; comme Rosellini le note (*Mon. Storici*, III, 1, p. 39, n. 1), la qualité inférieure de cette reproduction est due au fait qu'on a reproduit l'ancien dessin incomplet de Ricci, quand il avait été en Nubie copier les monuments sous commission du consul anglais Salt

15. Cf. Gabrieli, *Giornale*, p. 135, n. 2

16. *Mon. Culto*, p. 15 (« del quale interessante monumento che toccò al Champollion e che or si conserva nel Museo di Parigi... »); cf PM VII, 130 (4)

17. Pellegrini, *Bessarione* 4 (1901), p. 419-28; PM VII, p. 130-1 (9).

18. PM VII, 20. Sur le fait que ce soit bien celle rapportée par Rosellini et maintenant à Florence, cf. Curto, *Kalabsha* (1965), p. 82 sq., pl. 20, fig. 25, Labib Habachi, *MDIAK* 24, p. 75 7

19. *Mon. Storici*, I, p. 233-4, n. 2

20. Habachi, *o.c.*, 177; Éléphantine du Sud est peut-être une partie de Bouhen.

21. *Mon. Culto*, p. 83 sq., en particulier p. 90, n. 2.

22. Teza, *Lettere*, p. 19 (écrite d'Ombos le 18 février 1829 ; cf. aussi Rosellini, *Breve Notizia*, p. 13-4, n° 4; *Mon. Storici*, II, p. 371; *Mon Culto*, p. 98 et 105; *Catal. Schiaparelli*, n° 1674

23. Teza, *Lettere*, *l. c.*

24. *Giornale*, p. 161; cf. Teza, *Lettere*, p. 19-23

25. *Giornale*, p. 161-2.

26. *Giornale*, p. 176 (Rosellini signale qu'on a trouvé des guirlandes sur les cercueils); Schiaparelli, *Guida*, p. 28, n° 6, 8; p. 37, n° 61, Inv. n°° 2159-61.

27 *Breve Notizia* p. 10, n° 2 et p. 19-20, n° 10; *Mon. Storici*, II, p. 110, *Mon. Civili* I p. 104-6; II, p. 334 et 429. Le texte se trouve partiellement dans Br *Thes.* p. 1445 n° 15 Pour le tombeau de la nourrice de la fille de Taharqa cf Leclant *Recherches sur les monuments thébains de la XXVe dynastie dite éthiopienne* (Le Caire 1965), p. 179-80, où il cite (b) un collier funéraire de la nourrice, acquis par Champollion pour le Louvre, mais disparu (cf. la riche bibliographie p. 179)

28. *Breve Notizia*, p. 25, n° 15; *Mon. Civili*, II, p. 329, pl. 81, 37; cf. *ibidem*, I, p. 104 sq

29. Sur le peintre Giuseppe Angelelli, cf. R. Paribeni, *Scritti Rosellini*, p. 49 sq.

30. *Giornale*, p. 178.

31. Il faudrait rechercher tout ce matériel au Musée de Florence

32. II p. 55.

33. II p. 433-4, pl. 66, 6, 7, 8, 11, 12, Rosellini donne le texte d'Hatshepsout sur les objets.

34. Je remercie Mme C. Desroches-Noblecourt, Conservateur au Musée du Louvre, qui, sur ma demande, a bien voulu contrôler s'il existait au Louvre des objets de fondation, portant le nom d'Hatshepsout, qui pourraient former l'autre partie du matériel trouvé en 1829; les objets existent et leur provenance est maintenant assurée

35. Cf. Hayes, *Scepter*, II, p. 103.

36. *O.c.*, p. 84-8

37. *Breve Notizia* p. 26-7, Teza, *Lettere*, p. 25; *Mon. Storici*, III, 2, p. 55-7; *Mon. Civili*, III, p. 263-71, pl. 122, 1 (en couleur)

38. *Mon. Civili*, II, p. 337, pl. 103, 28

39. Le petit vase chinois rapporté par Rosellini a, dans le *Catal. Migliarini* le n° 3287 celui rapporté par Schiaparelli, le n° 7109. Sur les vases chinois qui auraient été trouvés dans des tombes d'époque pharaonique, J. Yoyotte me signale l'article de Prisse d'Avesnes, *Rev. arch.*, 2e année, 12e livraison (1846), 744 5

40. *Lettera Sesta*, in Gabrieli, *o.c.*, p. 253-4, *Giornale*, p. 167 (Rosellini dit avoir écrit à M. Mac Ardle de leur envoyer deux tailleurs de pierre pour enlever ces bas-reliefs des tombeaux des rois); *Lettera al Montalvo*, in Gabrieli, *o.c.*, p. 270

41. Relief avec Hathor, *Catal. Schiaparelli*, n° 1596; Rosellini, *Mon. Storici* II, p. 485-6; *Mon. Civili*, II, p. 168; *Mon. Culto*, p. 356-8. Relief avec Maât, *Breve Notizia*, p. 49, n° 50; *Catal. Schiaparelli*, n° 1597

42. *Giornale*, p. 174

43. *Mon. Storici*, III, 2, p. 288-92.

44. *Giornale*, p. 52, 53, 54.

45. I, p. 41-5. Pour le sarcophage, cf. *Breve Notizia* p. 11, n° 3, *Mon. Civili*, II, p. 114, *Catal. Schiaparelli*, n° 1705 (cf. Ile. *Thes.* p. 1458-9 n° 67). Cf. aussi *supra*, n. 6.

46. Teza, *Lettere* p. 22. Les papyrus rapportés par Rosellini à Florence sont une quinzaine en tout (*Catal. Migliarini*, nos 3661, 3664, 3668, 3669-80; les nos 3676 et 3678 de Thèbes sont démotiques cf. Botti, *Testi demotici*, p. 32 et 36). Deux sarcophages rapportés par Rosellini ont un texte démotique (*Catal. Migliarini* nos 218 à 2166; cf. Botti, *Misc. Gregor.*, p. 34-8).

47. *Catal. Migliarini*, nos 2616 et 2617, datés de la XIXe Dynastie; cf. Golenischeff, *RT* 3, 3, pl. 1-3 (fac-similé); Lefebvre, *Romans* p. 169-77, le texte est connu par 5 ostraca; cf. Posener, *RdE* 12, 75

48. *Breve Notizia*, p. 35, n° 31; *Catal. Schiaparelli*, n° 1613.

49. *Breve Notizia*, p. 39, n° 40; *Catal. Schiaparelli*, n° 1639.

50. Teza, *Lettere*, p. 25; *Lettera al Montalvo* (de Livourne, décembre 1829), in Gabrieli, *o.c.*, p. 270.

51. *Breve Notizia*, p. 63, vitrine C, *Catal. Migliarini* n° 2411; *Mon. Civili*, II, p. 206.

52. *Cf. supra*, n. 6.

53. *Mon. Civili*, II, p. 208-9, n. 2

54. Sur l'ancienne bibliographie relative aux monuments égyptiens de l'Opera Primaziale de Pise, cf. maintenant S. Pernigotti, *Studi Classici e Orientali* 19-20, 123 sq

55. L'inventaire comprend 95 pièces (donatrice : Mme Laura Birga Picozzi, 1881-1962).

57. Pour le naturaliste Raddi, cf. Gabrieli, *Giornale*, p. ? 3

58. *Breve Notizia intorno a un frammento di papiro funebre egizio esistente nel ducale Museo di Parma* (Parme 1838

59. Mss. 948.2. Je remercie encore Mme Minicucci, Directrice de la Bibliothèque Universitaire de Pise, de m'avoir permis d'étudier et de publier cet intéressant document

60. *Bull. universel des sciences et de l'industrie* Section Hist. Antiquités, Philol., 11 nov. 1824, p. 7

61. Lepsius, *Auswahl der wichtigsten Urkunden des Aeg. Alterthums* (Leipzig 1842), pl. 24; les dessins se trouvent aussi dans les *Catalogues* du Musée de Turin, de Pleyte-Rossi (1869) et de Fabretti-Rossi-Lanzone (1881); un dessin amélioré a paru dans ... *ZAS* 80, pl. 3. Celui de Rosellini me paraît indépendant de la publication de Seyffarth ainsi évidemment, que de celle de Lepsius (bien qu'une bonne amitié ait existé entre les deux savants : cf. Botti, *Studi Rosellini* I, p. 27)

62. M. Silvio Curto, Directeur du Musée égyptien de Turin, a entrepris la publication du « Papyrus satirique » et du « Papyrus érotique », en confiant l'édition ... le Dr Jos. Omlin, le ... est sous presse, avec une ... de S. Curto ... aussi ... la notice du dessin de Rosellini et ... J'ai l'intention de publier d'une façon complète la reconstitution de Rosellini dans un prochain volume d'*Oriens Antiquus*

Je remercie vivement Mme ... Secrétaire de la Société Française d'Égyptologie qui a bien voulu avec tant de gentillesse et de compréhension généreuse lire et corriger mon texte français.

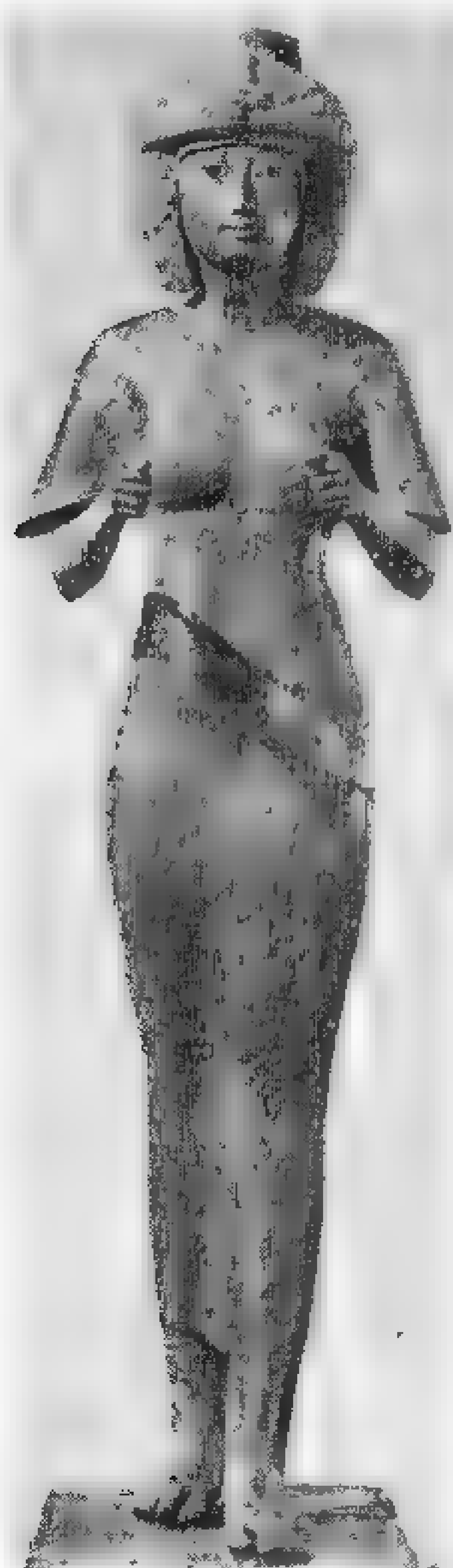
LES ADORATRICES DE LA TROISIÈME PÉRIODE INTERMÉDIAIRE

A propos d'un chef-d'œuvre rapporté d'Égypte par Champollion

Jean YOYOTTE

Revenu d'Égypte, Jean-François Champollion entretenait J.-J. Dubois des acquisitions qu'il avait pu faire au profit des collections royales dans une lettre écrite au Lazaret de Toulon, le 27 décembre 1829 :

« ... C'est ainsi que j'apporte au Louvre le plus beau bronze qui ait jamais été découvert en Égypte. C'est une statuette de deux pieds au moins de haut, représentant la femme du roi Takellothis de la XXIIe dynastie, entièrement incrustée en or de la tête aux pieds. C'est un petit chef-d'œuvre sous le rapport de l'art et une merveille sous celui du travail d'exécution. Je suis sûr que vous embrasserez la princesse sur les deux joues malgré l'oxyde qui les masque tant soit peu et qui s'est fait jour en forme de bosse entre les deux épaules. C'est une pièce capitale ... » [1]



Karomama (Louvre Inv N 500)

Champollion avait en effet profité d'un sejour forcé à Alexandrie pour « écremer » la collection du khodja Iani durant les quelque quatre-vingts jours qu'il dut attendre avant de rembarquer pour la France (septembre-decembre 1829). « J'ai eu, écrira-t-il plus tard, son beau bronze de la reine Karomama, femme de Takellothis le Bubastite et une centaine d'autres pièces de premier choix pour mille thalaris ... »[2]

Portrait en pied haut de 0,59 m, la Karomama du Louvre (Inventaire N 500) demeure encore le plus illustre témoin du savoir-faire que manifestèrent les bronziers au temps, pourtant fort agité, de l'anarchie libyenne[3]. Les details du collier que porte la reine, du contrepoids de ce bijoux et des ailes qui embrassent le corps sont rendus par une sorte de damasquinure, minuscules incrustations d'argent, de cuivre et d'or allié de cuivre; les yeux sont également animes par incrustation; de minces feuilles d'or habillaient les plis du vêtement et d'autres, recouvrant les bras, les mains et les pieds, donnaient à la souveraine cet épiderme d'or propre aux natures divines[4].

On rapporte parfois que le chef-d'œuvre avait été acquis à Louqsor même par Champollion[5]. On a vu que la correspondance du fondateur de l'Egyptologie dément cette assertion[6]. Néanmoins, c'est sûrement de Thebes que provient l'illustre effigie montrant « la Divine Épouse aux mains pures, la dame des Deux Terres *Moutemhat-fille-d'Amon,* la Divine Adoratrice d'Amon, la dame des couronnes *Karomama-aimée-de-Mout,* l'aimee d'Amon-Rê, le seigneur des trônes des Deux Terres qui réside à Karnak »[7]. Le *khawaga Iani,* d'une part, un négociant grec d'Alexandrie nommé Iôannès Athanasios et plus connu sous la désignation italianisée de Giovanni d'Athanasi, menant depuis 1827, pour son propre compte, d'importantes fouilles sur les rives de Thèbes[8]. D'autre part, la

dédicace de deux lignes incrustées de cuivre rouge qui fait le tour de la base est explicite : la statue fut dédiée afin de « perpétuer le nom de sa souveraine dans le temple d'Amon » (l. 1) par le « Père divin d'Amonrasonter, directeur du Trésor et directeur des chambellans de la Maison de la Divine Adoratrice, Iôhtefnakht » (l. 2), lequel voulait attirer sur sa propre piété l'attention des « gens de Karnak » et de tout le clergé de ce lieu[9]. Au passage, allusion semble faite à la fabrication simultanée, pour procurer une survie éternelle à Karomama, d'une effigie d'Osiris et à un service d'offrandes perpétuelles assuré auprès de ce dieu[10]. On se demandera donc si le fameux bronze n'était pas abrité dans un de ces petits sanctuaires qui furent multipliés sur le téménos de Karnak, par dévotion pour les divers aspects du dieu souffrant, à partir de l'Époque Libyenne.

Quoi qu'il en soit, la Karomama du Louvre paraît bien être une de ces légères images royales qui, déposées dans un temple, montraient un souverain en train d'accomplir un rite. En permanence, de telles effigies assuraient le culte, qui est affaire permanente; occasionnellement, elles jouaient un rôle lors de certaines apparitions solennelles. Ici, à longueur d'éternité, une Adoratrice — la position de ses bras le suggère — faisait bruire deux sistres, faits d'or sans doute (et pour cela volés depuis longtemps)[11]; elle remplissait ainsi une fonction première de son devoir de prêtresse et épouse d'Amon-Rê : apaiser et rendre bienveillante la redoutable et flamboyante uraeus du soleil au moyen d'incantations rythmées[12]. La même image, promenée publiquement au cours des processions où « la beauté du dieu » était exhibée, servait de prorète à la barque portative d'Amon (l. 1 de la dédicace)[13].

Champollion s'était interrogé d'emblée sur la place que Karomama avait tenue dans l'Histoire. On sait qu'il avait arrêté son attention sur le Portique des Boubastites, dans la première cour de Karnak[14]. Les textes qu'il y copia, extraits des tableaux accompagnant la *Chronique du Prince Osorkon*, lui firent connaître l'existence d'une *Karomama-aimée de Mout*, Grande Épouse royale d'un Takelot[15]. C'est sûrement à partir de là qu'il put définir sa Karomama de bronze comme la « femme de Takellothis », identification qui fit autorité et se retrouve dans des ouvrages tout récents... On oublie fréquemment, en présence d'un objet splendide, les textes qui l'ornent et qui lui donnaient son sens. Il aura fallu attendre cinq quarts de siècle pour que soient vraiment éditées, grâce à Helen Jacquet, les inscriptions du trop beau bronze N 500 et pour que soit reconsidérée, par la même égyptologue, une identification formulée à l'aube de nos recherches par un homme qui avait pourtant laissé à ses héritiers un merveilleux discours de la méthode : « Ces respectables reliques, de la plus ancienne nation policée du globe méritent déjà toute l'attention [...] sous le simple rapport de l'art. Mais leur importance s'accroît bien plus encore, si nous parvenons à connaître quel personnage représente chacune de ses statues [...]. Désormais les antiquités égyptiennes ne seront plus [...] placées dans nos musées comme des espèces de jalons destinés à montrer l'espace immense que le génie des arts a parcouru depuis son berceau; ces restes de l'existence d'un grand peuple prendront enfin le rang qui leur est dû [...]. »[16]

Connaissance des Arts ou compréhension des épisodes que connut l'histoire de la plus vieille nation du monde ? La Karomama est, bien sûr, « un des joyaux les plus admirés de notre collection », selon l'estimation de Bénédite[17]. Mais, en la regardant marcher devant son dieu, il faut aussi lui rendre pleinement son rang et poser un problème d'importance qui touche l'histoire politique et

spirituelle de l'Égypte : celui de la continuité et de la transformation de la fonction d'Épouse et Adoratrice d'Amon durant les siècles mouvementés qui séparent, à Thebes, la chute définitive de la monarchie ramesside et l'avènement de l'ordre éthiopien (XXIe-XXIIIe dynasties, environ 1085-730 av. J C)

Faute de pouvoir s'étendre pour l'instant sur tous les aspects, nombreux et divers, de l'histoire des Épouses divines, on se rappellera au passage quelques données qui sont venues compléter ou rectifier la monographie, *Das Gottesweib des Amun*, compilée par Sander-Hansen et parue en 1940[18]. On sait notamment que le terme « Divine Adoratrice d'Amon » qui prend place, sous la XXe dynastie, dans les titulatures officielles des Épouses du dieu, n'est pas une innovation qui traduirait un changement du statut de celles-ci. Dès la XVIIIe dynastie, la langue parlée et les documents hiératiques s'en servaient pour désigner l'Épouse d'Amon et on l'employait en outre pour qualifier les dames qui devaient suppléer les reines et les princesses empêchées dans leurs obligations rituelles de Divine Épouse. Il apparaît d'ailleurs que les noms d'« épouses » et d'« adoratrices » étaient donnés, dès les plus hautes époques, aux prêtresses de différents dieux majeurs — Sobek par exemple —, femmes dont le rôle était d'éveiller le désir amoureux du démiurge, moteur de la création quotidienne et de la fécondité universelle. Un poste de « Divine Épouse et Main du Dieu » existait à Karnak dès le Moyen Empire et était occupé par de nobles particulières, ainsi que l'apprend la titulature gravée sur la statue fameuse de la dame Aï-merit-nebes, de beaucoup la plus gracieuse des figures féminines qui soient parvenues du Moyen Empire (Musée de Leiden). Dans l'état présent de la documentation, c'est de la fin de la XVIIe dynastie jusque sous Touthmosis III, que la fonction de Divine Épouse fut exclusivement confiée à des princesses qui étaient de sang royal par leur père comme par leur mère. Ulterieurement, des reines d'ascendance ordinaire assumerent fréquemment ce titre. En tout etat de cause, contrairement à l'opinion communement reçue par le meilleur des égyptologues et que Sander-Hansen recueillit comme un dogme, l'expression « Épouse du Dieu » ne se refère aucunement au « mystere de la théogamie », que les reliefs de Deir el-Bahari et de Louqsor ont rendu célebre, et elle ne designait pas celles qui étaient censées pouvoir mettre au monde des héritiers royaux, légitimes parce que procréés par Amon. La Divine Épouse d'Amon, en tant qu'Adoratrice et que « Main » du dieu solitaire, sera de tout temps la prêtresse qui entretient le dieu dans sa puissance et dont la participation est requise dans les principaux rites de purification, d'offrande et d'envoûtement pratiqués à Thebes.

Il demeure que Sander-Hansen avait judicieusement distingué deux périodes caractérisées dans l'histoire des Épouses divines[19]. Au Nouvel Empire, le titre est porté par une fille de roi ou par une Grande Épouse royale. Cependant, en dépit de l'importance religieuse de sa dignité, la titulaire, reine ou princesse, demeure socialement subordonnée au souverain régnant. En revanche, apres la XXe dynastie, la Divine Épouse et Adoratrice fait figure à Thebes de véritable souverain. Elle est dotée de deux cartouches, son prénom de couronnement définissant d'ordinaire un attribut théologique de la déesse Mout, compagne d'Amon[20]. Elle accomplit des rites spécifiquement royaux et consacre des monuments en son propre nom, s'associant à Pharaon sur un pied d'égalité[21]

Sander-Hansen retenait en outre qu'a partir de Shapenoupet I, fille du roi libyen Osorkon III, les Adoratrices n'avaient jamais été l'épouse d'un roi et qu'elles s'étaient succédé par adoption, comme Erman l'avait fait remarquer dès 1897[22]. La « mere », elle-même fille d'un roi, se

choisit et parfois s'associe la jeune princesse qui lui succèdera, le choix de l'héritière étant dicté par la conjoncture politique. La dynastie éthiopienne de Napata ayant remplacé la petite dynastie libyenne de Thèbes, le protectorat soudanais fait se succéder, de « mère » à « fille » (*circa* 750-656) la Libyenne Shapenoupet I, puis les Éthiopiennes Aménardis I, fille de Kashta, Shapenoupet II, fille de Piyé, Amenardis II, fille de Taharka. En 656, le Sarte Psammétique I évincé les Éthiopiens de Thébaïde et Nitocris, fille de ce roi, devient l'héritière et unique associée de Shapenoupet II. Juste au moment où Napata s'apprêtait, semble-t-il, à reconquérir l'Égypte (595), Nitocris adopta sa petite nièce, Ankhnesneferibré, fille de Psammétique II, laquelle, devenue Adoratrice à la mort de sa mère adoptive (586), allait prendre pour héritière présomptive une fille d'Amasis, usurpateur du trône de Saïs (570-526)[33] ; cette Nitocris II ne régna jamais, la conquête perse ayant supprimé après 525 la royauté hiérogamique de Thèbes (mais non la simple fonction sacerdotale de prêtresse vierge dont Hérodote, Livre I, chapitre 182, connaîtra l'existence).

Ainsi, du milieu du VIIIe s. à la fin du VIe, six adoratrices formèrent une dynastie particulière de « femmes sans hommes », vierges mariées au seul Amon. Sander-Hansen supposa que l'institution du célibat sacré aurait été une initiative des conquérants éthiopiens[34]. Mais on pouvait se demander si la règle de virginité n'avait pas été instaurée plus tôt, lorsque s'établirent l'autonomie sociale et les prérogatives royales des Épouses divines. Pourtant, à peu d'exceptions près, les historiens les plus autorisés ont continué à tenir les seules Adoratrices qui fussent bien connues pour avoir vécu à la Troisième Période Intermédiaire comme les épouses de maris mortels. Karomama-aimée-de-Mout, contemporaine de la

XXIIe dynastie, était supposée identique à la Grande Épouse royale du même nom, femme de Takelot II et mère du Premier Prophète d'Amon Osorkon[35]. Avant elle, sous la XXIe dynastie, l'Adoratrice Makarê dont la momie et le matériel funéraire ont été retrouvés en 1881 dans la Cachette royale de Deir el-Bahari, était censée avoir été l'épouse du Premier Prophète Pinodjem I qui s'éleva au rang de pharaon[36].

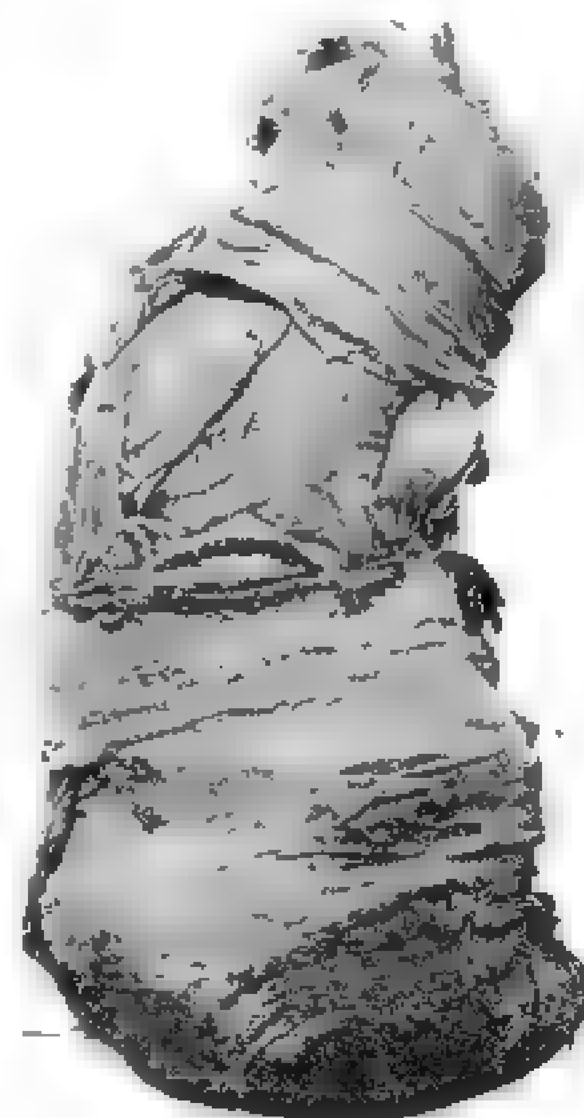
En reprenant l'étude de la Karomama du Louvre et d'autres monuments de cette personne, Helen Jacquet a non seulement précisé que l'Adoratrice Karomama avait été contemporaine des rois Harsiésis, Osorkon II et Takelot II, mais conclu vigoureusement que, distincte des reines homonymes d'après la teneur de ses titulatures, elle n'avait pas été mariée et avait seulement servi d'épouse virginale au seul dieu de Thèbes[37]. Une théorie semblable avait été formulée en 1910 par Daressy, concluant au célibat de Makarê. Elle n'avait été suivie par personne, et pour cause ! Sur le double cercueil et sur le beau Livre des Morts de cette Adoratrice, Maspero, Wiedemann, Naville, avaient lu que la défunte avait été « Fille de Roi et Grande Épouse de Roi »[38]. Daressy avait beau signaler, avec pertinence, qu'il convenait de lire en réalité « Fille de Roi et fille de la Grande Épouse royale »... il fallait se rendre à une évidence que Maspero avait révélée en 1881 : Mâkarê était morte en couches ou peu après ses couches, ayant mis au monde un enfant qui ne lui avait pas survécu. Dans son cercueil, en effet, était placée la momie d'un très petit bébé[39]. Bien mieux, les mentions d'une « Divine Adoratrice et Fille de Roi *Moutemhat* » qu'on relevait sur le cercueil et le papyrus de Mâkarê étaient censées livrer l'état civil de l'enfant mort-né, petite fille destinée à être un jour l'épouse principale d'un roi et la mère d'un prince héritier.



Base d'une statuette de Makaré (Musée Borely)

Daressy démontra bien vite que le cartouche *Moutemhat* n'était autre que le prenom royal adopté par Makaré, en s'appuyant sur les inscriptions qui ornent la base, seule conservee, d'une statuette (Marseille, Musee Borely, Cat. 232)[32]. Il s'agit en l'occurrence d'une effigie de Mâkarê qui avait été sculptée sur l'ordre du Majordome de la Divine Adoratrice Hornakht, un militaire issu, d'après ses titres sacerdotaux, de la région de Panopolis. Une legende, gravée sur le replat de la base – « la Divine Épouse et dame des Deux Terres *Moutemhat-Makarê*, aimée d'Amon-Rê, seigneur des Trônes des Deux Terres, chef de l'Ennéade » – inclut les *deux noms dans un même cartouche*,

confirmant que ces noms s'appliquaient à une seule et même Adoratrice. L'enfant de Mâkarê perdait ainsi son nom et, du même coup, son sexe devint inconnu. Pourtant, se référant exclusivement à l'autorité de Maspero, le Dr Elliot Smith, dressant le catalogue des momies royales, enregistra *the mummies of Queen Mâkert and her baby, the princess Moutemhit*[33].



Queen Makeri's baby princess Moutemhit.

Extrait du *Dauphiné Libéré*, 4 août 1968.

La momie de la princesse contenait le cadavre d'un singe !

Ann Arbor (Michigan) 3 août. — *Une momie égyptienne datant de quelque 3 000 ans, que l'on croyait être celle d'une petite princesse royale nommée Mouthemhit était en réalité celle d'un singe.*

Cette découverte a été réalisée par des spécialistes de l'école dentaire de l'université du Michigan qui ont relevé au début de l'année, des céphalogrammes des pharaons du nouveau royaume au musée du Caire.

La momie avait été trouvée dans le sarcophage de la reine Makeri, grande prêtresse d'Amon, morte en couches environ 1 000 ans avant notre ère.

Une énigme reste à résoudre, à savoir si le singe a été inhumé en même temps que la reine, ou bien s'il a été substitué à la momie de la petite princesse et pour quelles raisons.

En 1949, Macadam refaisait indépendamment la remarque de Daressy sur l'exacte lecture des titres de Makarê et, posant implicitement l'hypothèse que le statut virginal des Adoratrices était déjà en vigueur sous la XXI[e] dynastie tanite, il ajoutait : « *If we are correct in our contention that the later votaresses were denied sexual relationships, the reason for the early death of this mother and this child is obvious* »[34]. Réactions mitigées comme devant tout scandale : Sir Alan Gardiner accepte d'abord la proposition de Macadam, puis il en note la fragilité extrême[35]. Jean Leclant trouvera l'hypothèse séduisante, sinon probante[36]. Le Professeur Kees la rejette résolument comme trop romanesque et restaure la théorie faisant de Mâkarê la femme de Pinodjem[37].

En 1968, coup de théâtre ! *Queen's Makeri baby*, ce trouble-recherche, va quitter la scène de l'Histoire. Radiographiant les momies royales du Caire, une mission de l'École dentaire de l'Université d'Ann Arbor révèle que le petit linceul renferme les restes d'un singe[38]. Cette découverte fut largement diffusée par les agences de presse[39]. La nouvelle énigme que médecins et journalistes crurent posée, trompés qu'ils étaient par le Catalogue d'Elliot Smith, n'en était pas une. L'animal n'avait pas été substitué à la princesse Moutemhat, fantôme historique né d'une erreur d'interprétation et de longtemps exorcisé par Daressy. Ce singe était, selon toute vraisemblance, un animal familier de Makarê et son cas était le même que celui de la gazelle embaumée, trouvée elle aussi dans la Cachette royale et que Maspero rattachait au trousseau funéraire de la reine Esemkheb[40]. Dotée d'un cartouche prénom et d'une titulature de célibataire comparable à celle de Karomama, de Shapenoupet I et des Adoratrices ultérieures, Mâkarê n'a jamais été mariée qu'au seul dieu de Thèbes.

De la dernière Épouse divine qui soit connue au Nouvel Empire, la *Divine Adoratrice Isé*, fille de Ramsès VI, rien ne permet de savoir si un roi la prit ou non pour femme. En revanche on peut rapprocher désormais l'instauration du célibat des Adoratrices et la mise en place du régime théocratique et superstitieux qui s'affermit sur Thèbes au XI[e] s. av. J.-C. Différentes allusions glanées dans les textes de la XXI[e] dynastie et de l'époque libyenne font entrevoir que la royauté hiérogamique et la « Maison de la Divine Adoratrice » se maintinrent dans les institutions thébaines tout au long de la Troisième Période Intermédiaire, du XI[e] au VIII[e] s. Cependant, Mâkarê vivait dans le courant du XI[e] s., Karomama dans la première moitié du IX[e], Shapenoupet I, la dernière Adoratrice libyenne, dans la seconde moitié du VIII[e]. Il est patent qu'entre leurs règnes respectifs, d'autres durent s'intercaler, si nous admettons qu'une suite ininterrompue de princesses vierges assura la continuité du rite hiérogamique.

Or quelques statuettes funéraires (*oushebtis*) nous ont permis, d'une part de situer plusieurs Adoratrices méconnues dans la période considérée, d'autre part de conclure que les Divines Épouses de la période libyenne se firent inhumer dans l'enceinte du temple perpétuel de Ramsès II sur la rive occidentale de Thèbes — *le Ramesseum* comme il avait été déjà suggéré il y a plus de dix ans[41].

En novembre 1844, Lepsius faisant quelques fouilles au Ramesseum, découvrit une statue de particulier, datant de l'Époque Ramesside, mais qui avait été retouchée et surchargée au profit d'un personnage de l'Époque Libyenne[42]. Ce dernier, « esclave d'Amon seigneur de Louqsor », était aussi « choachyte de Pharaon-Harsiésis » et, à ce qu'il semble, son père et son fils étaient « choachytes de la Reine et [Divine Adoratrice] d'Amon *Karomama-aimée-de-Mout* ». Celle-ci, intitulée pour l'occasion « fille

de l'Épouse Royale du seigneur des Deux Terres Henouttaoui », avait été représentée sur le devant de la statue, agissant en médiatrice auprès d'Amon de Louqsor. Les employes que le grec appelait *choachytes* et l'égyptien *ouah-mou* (litt. « verseur d'eau ») étaient chargés d'effectuer les libations prescrites en faveur des morts. Le roi Harsiesis avait installé sa tombe près du Petit Temple d'Amon à Médinet-Habou[43]; on sait aussi qu'une effigie d'Amon de Louqsor venait tous les dix jours visiter ce site où les croyances locales plaçaient la sépulture des dieux révolus au profit desquels on versait alors des libations[44]. Cependant, le fait que, des défunts servis par la famille, ce soit Karomama qui ait été choisie pour être representée en médiatrice sur la statue du Ramesseum, permet de supposer que la chapelle funéraire de cette reine se trouvait précisément bâtie dans l'enceinte de ce temple. Or Lepsius, la même année 1844, acquérait de l'antiquaire grec Wardi de Gournah deux canopes d'albâtre et neuf oushebtis qui, selon plusieurs témoignages, avaient été trouvés dans un puits situé à l'arrière du Ramasseum[45] : canopes et oushebtis étaient précisément au nom de la Divine Adoratrice ou Divine Épouse *Karomama-aimée-de-Mout*[46].

Au cours de la même mission (1842-1845), Lepsius vit au Caire, chez le Dr Clot-bey, d'autres oushebtis notab'es, d'une part deux dizeniers, l'un marqué « *Moutemhat-fille-d'Amon* », l'autre « *Mehytnouskhé-aimée-de-Mout* », d'autre part, analogues à ces contremaîtres par leurs dimensions et leur facture, six ouvriers portant la titulature de la « Divine Épouse d'Amon *Mehytnouskhé-aimée-de-Mout* »[4] Dans le courant de 1845, le voyageur américain Lewis et l'antiesclavagiste Schoelcher acquirent à Thebes des oushebtis de l'Adoratrice Karomama[48]. Visiblement, dans les années 1844-45, les gens de Gournah exploitaient manifestement des tombes ou des Épouses divines avaient

reposé et, à partir de cette date, quantité d'oushebtis aux noms de l'une ou de l'autre furent dispersés à travers le monde. Grâce aux fouilles que Quibell et Petrie menèrent au Ramesseum en 1896, il est établi qu'un cimetière, utilisé par les plus hautes familles de Thèbes, se developpa sur les magasins et les bureaux effondrés du Ramesseum, entre le temps d'Osorkon I, deuxième roi de la XXIIe dynastie (fin du xe s.) et celui des derniers Libyens de Thebes (milieu du viiie). Sur ce site, ravagé lamentablement par les pillages anciens et les fouilles sauvages, la mission anglaise ramassa encore quelques statuettes portant les noms de *Moutemhat-fille-d'Amon*, de *Mehytnouskhé-aimée-de-Mout* et de *Karomama-aimee-de-Mout* D'autres statuettes nommaient en sus une « Dame des Deux Terres *Divine Adoratrice Kédémerout* »[49]

Par ailleurs, on peut voir dans certaines collections formées au siècle dernier d'autres oushebtis, provenant sûrement de la Thebes occidentale, et qui font connaître une « *Divine Adoratrice Henouttaoui* ».

Vestiges de sépultures dont tout le mobilier — exception faite des canopes de Karomama — est perdu ou reste à retrouver, ces différentes « équipes » de statuettes momiformes, esclaves magiques de faïence, appelés à exécuter à la place du mort les corvées imposées dans l'Au-Delà, contribuent à dresser une liste de princesses qui se succédèrent comme Épouses d'Amon pendant la Troisième Période Intermédiaire et à tirer Karomama de son splendide isolement dans l'Histoire

A) On sait maintenant que *Mâkarê* était une fille du Grand-Prêtre et Roi Pinodjem et, par sa mère, une petite-fille de Smendes, le premier roi de la XXIe dynastie tanite[50]. Elle fut mariee au dieu avant même que son père eut pris le rang de Pharaon (environ 1070)[51]. Elle

décéda au cours du long pontificat de son frère Menkheperrê[52].

B) Les oushebtis de la *Divine Adoratrice Henouttaoui*, hauts de 15/16 cm sont d'un modelé assez « informel ». Un ruban est peint autour de leur crâne Le chapitre VI du *Livre des Morts* est disposé sur le corps des ouvriers en 5 ou 6 lignes horizontales[53]. Par leur aspect, ils ressemblent donc aux oushebtis du Premier Prophète d'Amon Pinodjem II et de sa femme[54]. D'après leur glaçure, un bleu-turquoise qui s'est mal conservé, et leur forme exagérément pataude, ils ne furent sans doute pas fabriqués dans le même atelier que ceux de Pinodjem II, mais ils sont de toute manière typiques de la fin de la XXIe dynastie, le nom Henouttaoui ayant d'ailleurs été porté sous cette dynastie par plusieurs personnes de la famille pontificale de Thèbes. L'Adoratrice Henouttaoui pourrait bien avoir été la fille de cette Grande Supérieure d'Amon Esemkhebi (sans doute l'épouse du Premier Prophète Menkhéperrê) qu'un document donne pour « mère de la Divine Épouse d'Amon »[56]. Succédant à Mâkarê, elle pourrait avoir exercé sa charge jusque dans la première moitié du xe s.

C) On rappellera d'abord que les contremaîtres et les ouvriers qui portent le nom d'une Divine Adoratrice *Moutemhat-fille-d'Amon* et ceux qui appartiennent à la Divine Adoratrice *Mehytnouskhé-aimée-de-Mout* sont si semblables que leur appartenance à une même équipe est manifeste[58]. Retrouvés les uns comme les autres dans le cimetière libyen du Ramesseum, hauts de 15 à 16,5 cm, ils sont tous faits de la même faïence d'un bleu vif et brillant et tous portent le bandeau sur une chevelure dont les mèches sont dessinées à grands traits. Les ouvriers de chacune des deux séries présentent la même caractéristique assez rare : le texte qui, tracé verticalement sur le corps, fournit le titre et un cartouche de la défunte, font

suivre ce cartouche du mot *djet*, « éternellement ». La meilleure conclusion qui puisse être faite dans l'état actuel de la documentation est que Mehytnouskhé avait choisi, pour inscrire dans son cartouche-prénom, la phrase « Mout-em-hat (Mout est en avant) » et l'épithète « fille d'Amon ». Que ce nom ait été inspiré par celui de Mâkarê et qu'il soit identique à celui que prendra Karomama ne fait pas de difficulté. A la différence des souverains du Nouvel Empire, les pharaons de la Troisième Période Intermédiaire adoptèrent souvent des prénoms identiques à ceux de proches prédécesseurs.

Christophe remarquait déjà en 1953 que l'on avait eu tort d'identifier la *Mehytnouskhé-aimée-de-Mout*, connue par les oushebtis, soit à la reine *Mehytnouskhé* (sans épithète), mère de Nitocris, soit à la Mehytnouskhé (sans cartouche ni épithète) qui fut la mère de Sheshonq I...[57]. Par leur silhouette et la matière dont elles sont formées, les statuettes funéraires de l'Adoratrice sont encore très proches des figurines du temps de Pinodjem II. Avec le grand-prêtre puis roi Psousennès II, fils de ce Pinodjem II, s'éteignit la XXIe dynastie tanite, vers 950. Le grand chef des Meshoueshs, Sheshonq, fondait alors la XXIIe dynastie et il installa comme Premier Prophète d'Amon, un de ses propres fils, Ioupout, premier d'une longue série de pontifes d'ascendance libyenne... Or la princesse qui, devenue Divine Épouse, fut surnommée « l'aimée de Mout », avait reçu à sa naissance le nom, relativement rare, qu'avait porté l'aïeule de Sheshonq I. On verrait volontiers en elle une sœur, une fille, une proche parente de ce fondateur de la dynastie. Le Libyen, annexant à sa maison le prestigieux sacerdoce hiérogamique, aurait ainsi inauguré la politique suivie plus tard par l'Éthiopien et le Saïte. La royauté de Mehytnouskhé prendrait ainsi place dans la seconde moitié du xe s.

D) Notre Karomama-aimée-de-Mout, contemporaine d'Harsiésis, d'Osorkon II et de Takelot II, prospérait dans la première moitié du IXe s. On sait, par la statue votive du Ramesseum, qu'elle était née d'une Epouse royale secondaire appelée Henouttaoui. En se fondant sur un argument *a silentio*, l'absence du titre de « Fille royale » sur aucun des monuments connus de Karomama, Helen Jacquet la suppose fille du Premier Prophète Sheshonq, fils d'Osorkon I. Son nom de naissance fut si commun dans les lignées libyennes qu'il ne suggère aucune hypothèse généalogique sérieuse.

Les oushebtis de Karomama sont, en tout cas, d'un type et d'un style bien nouveaux[58] : hauts de 14-15 cm, ils sont couverts d'une glaçure qui a tourné au vert sale. La coiffure est une perruque courte, unie, s'ornant de l'uraeus royal au front. Les détails du visage et les outils sont modelés au lieu d'être rendus par de simples traits de peinture comme on faisait auparavant; la forme des jambes s'entrevoit au-dessous du maillot. Tout ceci semble correspondre à une tendance qu'eurent les faïenciers thébains du IXe s., sans doute sous l'influence des ateliers tanites et memphites qui travaillèrent pour Osorkon II et pour ses fils, à fournir de petites momies plus naturalistes au lieu des oushebtis aux formes pataudes et estompées qui remontaient à la tradition thébaine de l'Époque Tanite.

E) La même tendance, des modelés similaires, une glaçure analogue et pareillement altérée, l'uraeus au front, l'unique colonne verticale inscrite sur les jambes, caractérisent les statuettes de la *Divine Adoratrice Kédémerout*[59]. Celles-ci diffèrent essentiellement des figurines de Karomama par leur perruque divine aux lourdes retombées antérieures et surtout par leur taille qui est bien moindre (9-10 cm). La petitesse est une caractéristique



Oushebti de l'Adoratrice Kédémerout (Coll. L. et J. Aubert).

des oushebtis faits pour les premiers pharaons de Napata, puis pour certains notables memphites contemporains de Psammétique I. Il semblerait que la tendance à fabriquer de bonne faïence et, pour la plus noble clientèle, des figurines de taille réduite, se soit manifestée à l'époque où, malgré des troubles, la fin de l'époque sheshonquide préparait les renaissances. Cette hypothèse « évolutionniste » inviterait à placer Kédémerout, obscure pour nous, dans l'époque où l'anarchie libyenne fut à son comble, au tournant du IXe et du VIIIe s.

F) Dernière princesse d'ascendance libyenne à s'être mariée au dieu Amon, Shapenoupet I vivait encore vers l'an 700[60]. Son avènement remontait pour le moins au règne de son père Osorkon III. Lorsqu'elle adopta Aménardis fille de Kashta, tandis que la Thébaïde se soumettait à un roi éthiopien, la Troisième Période Intermédiaire prit fin dans le Saïd.

Étant à la merci de trouvailles nouvelles, on n'osera prétendre qu'une séquence Mâkarê-Henouttaoui-Mehyt-nouskhé-Karomama-Kédémerout-Shapenoupet représente la totalité des Adoratrices-reines qui se succédèrent auprès d'Amon, leur époux, durant cette Troisième Période Intermédiaire. Telle était la condition des Épouses vierges d'Amon, leur jeunesse au moment de leur intronisation, l'absence de ces maternités en chaîne, si souvent fatales dans les sociétés anciennes, l'harmonie de leur vie sacerdotale peut-être, que les quatre règnes consécutifs d'Aménardis I, Shapenoupet II, Nitocris, Ankhnesnéferibrê, occupent seuls les deux siècles courant de 730 environ à 525. Les six règnes de la Troisième Période Intermédiaire, situés entre 1050 et 730, donnent la même moyenne d'une cinquantaine d'année par Adoratrice, ce qui permet de supposer que notre liste peut omettre au plus un règne ou deux.

NOTES

1. *Lettres et Journaux de Champollion ...*, éd. Hartleben (*BE* 31), 457-8.

2. *Ibid.*, 475. Voir Hartleben, *Champollion, sein Leben und sein Werk*, II, p. 579-80. Autres références relatives à l'acquisition : lettre au Baron de la Bouillerie en date du 26 décembre 1929, Pierret, *Et. égyptol.* 1, 40 = *Lettres et journaux*, 452; inventaire du 15 janvier 1830 signalé par L. de Blacas, *Rec. Champollion* (1922), p. 12.

3. Bibliographie dans PM II, 291. Édition et traduction des Inscriptions; H. Jacquet-Gordon, *ZÄS* 94 (1967), 86-93.

4. Cooney, *ZÄS* 93 (1966), 46.

5. *ZÄS* 94, 87.

6. Je remercie Jean Leclant d'avoir attiré mon attention sur cette méprise traditionnelle.

7. *ZÄS* 94, 88, pl. 5, fig. 1. NB. Dans cet article, les titres et noms imprimés en italiques désignent des groupes de mots *inscrits dans des cartouches.*

8. Dawson, *Who was who in Egyptology* (1951), p. 8.

9. *ZÄS* 94, 89-91, pl. 5, fig. 2-5.

10. *Ibid.*, 90 et 91, n. *f.*

11. Dans l'état actuel de la pièce, le sommet du calathos ne présente aucun dispositif de fixation qui aurait permis de fixer deux hautes plumes ou tout autre ornement.

12. Lénifier et détourner par la musique des sistres la force dangereuse de la divinité était la fonction première de toute prêtresse (ainsi *Edfou* I, 338-7 : « l'Adoratrice joue du sistre à sa face »). Les Divines Épouses sont souvent figurées ou décrites comme joueuses de sistre, mais les qualificatifs qui les caractérisent comme telles s'appliquent aussi bien aux Épouses royales.

13. H. Jacquet, *ZÄS* 94, 89. Sur l'expression *outjes neferou*, *Wb.* 1, 383, réf. 6 et 10-11.

14. *Lettres et Journaux*, 161-2

15. Ch. *ND* II, p. 20-2 et *Mon.*, pl. 277 (1), 279 (1,3).

16. *Lettres à M. le Duc de Blacas d'Aulps relatives au Musée royal égyptien de Turin* (1824), p. 11-2.

17. *Revue de l'Art ancien et moderne* XLIII, n° 244 (mars 1923), 166.

18. Sander-Hansen, *Das Gottesweib des Amun*, Det Kongelige Danske Videnskabernes Selskab, Historisk-filologiske Skrifter, Bind 1, Nr. 1, Copenhague 1940.

19. *Ibid.*, p. 12-5.

20. *Ibid.*, p. 9-10.

21. Sur les attributs royaux des Divines Adoratrices éthiopiennes, Leclant, *Recherches sur les monuments thébains de la XXV[e] dynastie* (*BdE* 36), 374-83.

22. *ZÄS* 35, 44-6.

23. Sur cette princesse longtemps inconnue, De Meulenaere, *JEA* 54, 186-7.

24. *Das Gottesweib*, p. 15 avec n. 2.

25. Kees, *Priestertum* (1953), p. 203.

26. Kees, *ibid.*, p. 161-2 et *Hohenpriester* (1964), p. 30-1.
27. *ZÄS* 94, 93.
28. *RT* 32, 186.
29. Bibliographie, dans *GLR* III, 252-5.
30. Maspero, *MMAF* I, 577 et pl.19 b.
31. *Ibid.* et *PSBA* 11 (1889), 194.
32. *RT* 13, 147-8.
33. *The Royal Mummies* (*CGC*), n° 61089.
34. *The Temples of Kawa*, I, p. 120.
35. *Egypt of the Pharaohs* (1961), p. 343, puis *JEA* 48 (1962), 68.
36. En dernier lieu, *Recherches* (*BdE* 36), 356, n. 2.
37. *Hohenpriester*, p. 30-1.
38. *Orientalia* 38 (1969), 251.
39. La coupure reproduite, tirée du *Dauphiné libéré*, dimanche 4 août 1968, m'avait été communiquée par Michelle Thirion.
40. Maspero, *MMAF* I, pl. 21 a.
41. *Histoire de l'Art* (Encyclopédie de la Pléiade) I, 1961, p. 302; *CRAIBL*, 1961, 41-2 et 49.
42. PM I/2, 681.
43. PM I/2, 772.
44. M. Doresse, *Le Dieu voilé dans sa châsse et la fête du début de la décade*, dans *RdE* 23 et 25 (sous presse).
45. *LD*, *Text* III, 136-7.
46. *LD* III, 256 b-c et f-g; *AeIB* II, 338 et 392.
47. *LD*, *Text* I, 12.
48. *RT* 26, 33. — Musée Céramique de Sèvres (don Schoelcher, 1846), n° 3640. Je remercie M. Fourest, conservateur du Musée Céramique et Mme Ph. Bolté qui m'ont donné la possibilité de revoir cette pièce et d'en obtenir la photographie-diapositive qui a été présentée à la Société.
49. Quibell, *The Ramesseum* (*ERA* 1896), 2-3, 9-15.
50. Wente, *JNES* 26 (1967), 155-76.
51. Gardinier, *JEA* 48, 68-9; Wente, *JNES* 26, 167.
52. Černý, *CAH*, Vol. II, ch. XXV, p. 48 avec n. 4.
53. Voir par ex. : Caire *CG* 48459-60, Newberry, *Fun. stat.*, p. 361-2, pl. XXXII.
54. Petrie, *Shabtis*, pl. 36, n° 263-5.
55. *GLR* III, 269, § XXIII A.
56. Voir par ex. : *LD* III, 256, d-e.
57. *CHE* IV, fasc. 3-4 (1952), 13.
58. Par ex. : Quibell, *The Ramesseum*, pl. 2 (11).
59. Quibell, *ibid.* Je remercie Jacques Parlebas et Denise Dommel qui m'ont donné la possibilité de retrouver et d'étudier l'exemplaire Strasbourg, Institut d'Égyptologie Inv. 833, ainsi que L. et J. Aubert qui m'ont communiqué l'exemplaire en leur propriété.
60. *RdE* 8, 229, n. 4.

IMPRIMERIE GENDT FRERES
Achevé d'imprimer sur les presses de l'Imprimerie d'OC - Toulouse- 1570
Dépôt légal 4e trimestre 1972
Directeur de la Publication : M. J. LECLANT